

DENONCIATION DES PRATIQUES VIOLENTES DANS LE ROMAN :
DECRYPTAGE SOCIOCRIQUE ET FEMINISTE DE DEUX ROMANS
CAMEROUNAIS CONTEMPORAINS

Marie Kakeu-Makougang*

*Université de Dschang, Email: Kakeu.marie@yahoo.fr

***Corresponding Author:**

Kakeu.marie@yahoo.fr

Résumé

Fondée sur la grille de lecture féministe, la présente étude scrute la dimension dénonciatrice des pratiques violentes dans le roman camerounais contemporain. Dans une logique tripartite, elle consiste à montrer que l'écriture romanesque féminin est un canal préférentiel des romancières pour exprimer leur inconfort existentiel dans une société au sein de laquelle, victimes des construits phallogocratiques et hystériques, elles se sont jetées dans l'écriture qu'elles considèrent comme un outil nécessaire de dire l'indicible afin de se repositionner dans le champ social qui est le leur. On se demande alors s'il n'est pas minimaliste de considérer la littérature comme un simple objet d'art. Ceci explique à suffisance pourquoi l'étude débouche sur la conclusion selon laquelle, le discours romanesque de Carine Mambou et Lydie Biby Meghuiopé sont des récits virulents qui mettent à découvert, les violences physiques et morales orchestrées par la gent masculine prise dans l'ensemble dans un style qui, mobilisant les données stylistiques de haute facture, incite et invite les hommes à sortir de leur travers, du spectre de dominant dans lequel ils se sont engouffrés, pour construire avec les femmes, une nouvelle société dans laquelle le vivre-ensemble entre le masculin et le féminin sera une réalité palpable.

Mots-clés: Dénonciation, Violences, féminisme, roman, vivre-ensemble

INTRODUCTION

Depuis l'avènement de l'écriture et, avec surtout l'entrée des femmes dans le champ littéraire, plusieurs textes sont produits pour tenter de dénoncer les problèmes liés à la domination masculine. En réalité, nombreux sont les travaux des devanciers qui traitent de l'écriture féminine ou féministe francophone ; qu'ils s'agissent des travaux des classiques tels Simone de Beauvoir (1986), Pierre Bourdieu (1998) ou Spivak (1988) et des récents critiques en l'occurrence Pierre Suzanne Eyenga Onana et Marcelline Nnomo (2017) qui dans l'ensemble, définissent et présentent les thématiques liées au genre mais sans parfois marquer un temps d'arrêt pour s'intéresser aux différentes formes de violences et les techniques langagières mobilisées pour leur mise en mots. « La dénonciation des pratiques violentes dans le roman : décryptage sociocritique et féministe de deux romans camerounais contemporains » paraît, de notre point de vue, répondre modestement à ce besoin. Dans son ensemble, il vise à montrer comment les deux romancières camerounaises mettent en mots les violences dont elles sont victimes et à travers elles, toutes les femmes africaines. Pour ce faire, il s'agira de procéder à une analyse féministe et sociocritique de deux romans en l'occurrence *Ma version des faits* de Carine Mambou (C.Mambou) et *Ma beauté, ...ma souffrance!* de Lydie Biby Meghuiuope (L.B.Meghuiuope) pour montrer *in fine* que leur écriture revêt un double sceau : d'abord il s'agit d'une écriture de la dénonciation en outre, il est question d'une écriture elle-même violente et virulente qui invite à une renégociation des rapports entre les genres.

L'approche féministe qui sert de grille d'analyse dans cette réflexion se fonde ainsi sur les tendances égalitaire, paritaire, marxiste et libérale. Le dictionnaire universel définit le courant féminisme comme un ensemble de mouvements et d'idées politiques, philosophiques et sociales qui partagent un but commun : définir, établir et atteindre l'égalité politique, économique, culturelle, sociale et juridique entre les femmes et les hommes. Depuis Elizabeth Sarah avec sa publication de *Rassessments of the first wave*, l'approche a évolué et aujourd'hui, on parle notamment de post-féminine dans laquelle les critiques postulent qu'il n'y a pas de condition féminine commune ni d'oppression commune à toutes les femmes, mais bien une multitude de situations, de féminité. Ils adoptent donc la posture de non politisation, car l'idée même du post-féminisme est de remettre en question toutes les luttes féministes basées sur un projet politique commun. Dès lors, cette réflexion s'inscrit dans cette tendance pour effectivement montrer comment les romancières perçoivent et écrivent les violences auxquelles elles sont victimes. Prise sous cet angle, quelles sont les formes de violences fonctionnalisées par les romancières ? Comment s'y investissent-elles ? Dans une démarche tripartite, l'article mettra en exergue *primo*, les formes de violences dénoncées dans les textes du corpus, *secundo*, il fera ressortir les conséquences des pratiques violentes et *tercio*, il dégagera toutes les formes d'expression, les usages sociaux, les modalités qui participent de la fictionnalisation de la violence.

1- Des formes de violences dans le roman féminin camerounais

Les viols et les violences de tout ordre sont devenues monnaie courante au sein de la société camerounaise et les Hommes de lettres ne tâchent de les dénoncer dans leurs différentes productions. La prose des deux romancières permet de lire deux formes de violences : physique et morale (psychologique) qui s'opèrent dans différents milieux en l'occurrence, familiale, scolaire, religieux, professionnel, médicale.

1.1- De l'écriture de la violence physique

La violence physique est un acte avec pour intention ou conséquence la douleur et /ou une blessure physique. Comme c'est le plus souvent le cas dans toutes les formes de violences, l'objectif de l'auteur (e) n'est pas ou alors peut ne pas être nécessairement de causer de la souffrance physique, mais davantage de réduire la maîtrise de soi de l'autre comme on le verra dans les exemples portant notamment sur le viol. Rappelons avec Jean François Dortier (2013 :362) :

Dans les sociétés humaines, la violence prend de multiples formes : celle de la guerre (interethnique, interétatique, civile, de conquête), des crimes et des actes délictueux (passionnels, politiques, crapuleux), de la violence d'État (répression, torture, enfermement), celle plus diffusée des rixes et des bagarres entre individus (en cour de récréation ou entre bandes), des violences cachées (violence conjugale, viol, maltraitance sur enfants), des punitions corporelles infligées par le clergé, les parents, les éducateurs et autres maîtres d'esclave »... Stanley Milgram) tendent à montrer que la violence ne vient pas de l'individu, mais des modèles de conduite qui lui sont dictés.

Pour le cas d'espèces, nous mettrons en exergue ce que le sociologue qualifie de « violences cachées » en commençant par la violence conjugale. En effet, nombreux sont les couples qui expérimentent la violence conjugale faisant ainsi de leur domicile, non pas un cadre au sein duquel convivialité et tolérance aident à garantir un cadre de paix, mais un ring de boxe, un lieu de l'inconfort existentiel. Les romans de L.B.Meghuiuope et C.Mambou montrent clairement que les hommes violentent leurs épouses dans les foyers. Dans *Ma version des faits* (MVF), C. Mambou écrit : « son père était un être plutôt difficile à vivre selon ses dires. Il frappait très souvent la maman de Beleck quand celui-ci était plus petit, en présence de ses frères et sœurs, au point où la pauvre maman en perdit sa vie » (MVF : 35). Cet extrait décrit l'une des scènes ignobles de l'intrigue ; il permet de voir que la violence est tellement pernicieuse qu'elle peut engendrer des pertes en vies humaines. Tout porte à croire que, les hommes se régalaient en orchestrant des actes violents : « après cette visite chez les parents de Nounou, Nkeng se rendit chez elle un dimanche matin sans la prévenir. Là-bas, il se mit à la frapper » (MVF : 90). L.B. Meghuiuope dans *Ma beauté, ...ma souffrance!* (MBMS) a aussi expérimenté les actes de violences dans sa famille et les présente en ces termes : « nous faisons face pour la première fois à la violence conjugale et à la violence tout court » (MBMS : 25). Elle qui n'était pas habituée à la violence commence à l'expérimenter dans toute la ferveur et les outils qui les accompagnent dans cette maison qui l'accueillait juste pour les vacances. A juste

titre, elle écrit : « en tout cas personne n'était épargné et les coups de poings venaient toujours. Tout était prétexte pour recevoir une pluie de coups de poings. Le papa était sévère et violent en même temps » (MBMS : 26). Ces pratiques vont se perpétuer dans son propre couple des années plus tard, « deux années étaient passées, la violence et le chantage ont eu raison de leur mariage » (MBMS : 31). Pour se séparer d'elle, dans ce qu'elle qualifiera plus tard de lâcheté dans son couple qu'elle affectionne tant, elle est « devenue la cible des attaques, des menaces, tout était prétexte à m'agresser, tout avait basculé, sans raison, mais la raison elle était là. C'était le chantage, entre partir avec moi ou sans moi » (MBMS : 175). Si elle passait ses journées à travailler et à subir d'autres actes violentes dans son lieu de service (nous y reviendrons), « Toutes nos soirées se poursuivaient mal, arrosées de violentes disputes allant jusqu'à la bastonnade pour des motifs les uns plus ridicules que les autres » conclut-elle (MBMS : 186). Pour une fois dit-elle, « je me suis mis en colère, et lui demande pourquoi il ne veut pas que je sois en paix, tranquille et équilibrée pour bien travailler. Pourquoi faisait-il tout ça alors qu'il avait quand même une occupation » (MBMS : 190) « Avant de comprendre, il me retrouva aux toilettes, me donna des coups de poings si sauvagement et très violemment, sur la tête et partout » (MBMS : 190). Elle peint ici le portrait d'un homme violent, menaçant et très lâche. Perplexe et stupéfait, elle affirme : « je vivais une étrange réalité, mon couple faisait l'expérience de la violence conjugale et finalement de la rupture » (MBMS : 226).

Par ailleurs, l'autre acte de violence dénoncé avec virulence par les romancières est le viol tant sur les mineures que sur les personnes majeures. La trame de fond du roman de Carine Mambou est cette tendance à obtenir un acte sexuel d'un partenaire sans son consentement. Son personnage Ngounou a expérimenté entre autres, le viol ordinaire, l'inceste et la fellation. Pris sous cet angle, elle écrit : « Ngounou restait seule à la maison, avec Deffo, son premier bourreau celui-là même qui commença avec cette pratique malsaine et incestueuse » (MVF : 15). Impuissante, « elle voulut s'enfuir, mais il l'intercepta en lui disant : « *non ne fuis pas, je ne te ferai aucun mal. Au contraire, ça te fera du bien* » (MVF : 15-16). Son oncle, sans vergogne lui vole sa virginité. La scène est décrite comme suit : « il le lui mit également dans la bouche en lui demandant de lui faire une fellation. La petite Ngounou refusa, il la gifla pour l'obliger à le faire. Il devenait furieux et la brutalisa en lui mettant son sexe de force dans sa bouche » (MVF : 16). Les actes de violence accompagnent cet acte odieux et incestueux :

Ensuite, il lui écarta les jambes pour pénétrer. Son sexe si gros, n'arrivait pas à lui rentrer dedans. Il forçait, elle criait extrêmement fort car elle avait mal. Mais il n'abandonna pas et lui disait des phrases du genre « petit à petit ça ira », « tu seras bientôt une femme », « supporte c'est bon tu verras », « tu es ma femme », « ne t'en fais pas et surtout n'en parle à personne sinon, comme je te l'ai dit, tu mourras » (MVF : 16-17).

Comme précisé plus haut, les actes de violences physiques laissent toujours des marques sur la victime comme explicité dans ces extraits : « les yeux enflés et rougeâtres témoignaient du supplice que Ngounou venait de subir lors de cet acte odieux et méprisable » (MVF : 17), « Ngounou avait mal, très mal et n'arrivait pas à marcher normalement » (MVF : 18), « elle avait juste remarqué un écoulement sanguin et ressentait une grosse douleur sans pouvoir se défendre ni même dire un mot » (MVF : 19). Il se dégage ici une tonalité satirico-pathétique. Puisque le deuxième cas de viol sera orchestré juste deux semaines après. La romancière écrit :

En effet, deux semaines plus tard, ne s'étant pas encore remise du premier drame, la petite Ngounou subit le même sort avec son cousin Kuate. Celui-ci vint la surprendre ce jour-là dans sa chambre et ferma la porte à clé. Ngounou se mit à crier, il lui ferma la bouche avec sa main. Puis il sorti son sexe et la pénétra sans perdre de temps. Ngounou pleura sans pouvoir se défendre » (MVF : 19).

Comme ce fut le cas du premier, les actes de viols sur mineure s'accompagnent toujours des intimidations qui concourent à plonger la victime dans un silence sépulcral : « après son exercice, il lui demanda avec qui elle avait déjà fait cela, mais elle le regardait juste en pleurant. Il lui administra une bonne paire de gifles en l'obligeant de lui répondre » (MVF : 19). On comprend L.B. Meghuiopé quand elle écrit qu'« il y a des cas d'inceste dans les familles dont les victimes gardent le silence alors que leur avenir est compromis et brisé » (MBMS : 375). Comme si cela ne suffisait pas écrit la romancière : « quelques temps après, Ngounou se sentait quelque peu soulagée. La douleur commençait véritablement à s'estomper lorsque vint alors le tour d'Ayissi, l'ami de son frère Nemaleu ». (MVF : 20) et la scène est décrite comme suit :

Ce jour-là, Ngounou était assise à l'extérieur de la maison, en train de nettoyer ses chaussures. Ayissi vint la retrouver et la porta dans ses bras en lui disant « *viens t'amuser avec moi. Je t'aiderais ensuite à nettoyer tes chaussures et si tu veux, tes vêtements aussi* ». Ngounou refusa la proposition et se mit à pleurer car elle imaginait déjà le même scénario qu'avec ses deux premiers bourreaux. Elle ne s'était effectivement pas trompée ... Ayissi l'amena au salon, baissa sa culotte, la força à s'agenouiller et à lui faire une fellation » (MVF : 21).

Ce refus de la petite va lui valoir le bénéfice des coups : « Ngounou refusa et comme les deux autres, il la roua de coups, en le lui mettant de force dans la bouche. Ensuite, il essaya de la pénétrer. Heureusement pour elle, à cet instant, une voisine, amie à sa mère, nommée Magueping, vint frapper à la porte pour demander du sel » (MVF : 21). Grâce à l'intervention de cette amie de la famille, le féminin qui en sauve un autre, fait non fortuit, « Ngounou put échapper ainsi à cette autre torture physique et morale » (MVF : 22) tout comme L.B. Meghuiopé avait également échappé au viol de son cousin dans leur concession : « je n'en avais parlé à personne, je ne savais pas plus que ça de quoi il s'agissait

d'ailleurs pour en parler. Je ne l'ai pour autant pas oublié et c'est beaucoup d'années plus tard que j'ai compris que j'aurais pu être victime d'un viol » (*MBMS* : 29). Même au sein des milieux insoupçonnés, les actes de viols sont orchestrés sur les femmes. C.Mambou par exemple écrit : « lors de la visite suivante, elle refusa énergiquement ses avances, sauf que lui, ne le supportant pas, essaya de la violer » (*MVF* : 97). Il s'agit là du comportement de certains hommes véreux du domaine hospitalier. Il convient de préciser que la violence physique occasionne toujours un choc psychologique qui nous amène à embrayer sur la violence morale.

1.2- De la fictionnalisation de la violence morale

La violence morale est une forme de maltraitance envers autrui sans qu'une marque de la violence physique soit mise en œuvre directement. Nonobstant le fait que son impact ne se mesure pas le plus souvent, elle peut s'avérer phobogène voire cancérigène dans /et pour la vie des personnes victimes car celles-ci portent les stigmates dans leur psychisme et souffrent le martyr dans les abîmes de leur chair et de leur âme. Après avoir subi les tortures dans le milieu professionnel et familial, L.B. Meghuiopé écrit : « c'est à l'intérieur de moi que le déchirement s'opérait » (*MBMS* : 232). Témoignant par là une violence morale qui impacte significativement le cours de sa vie. Tout comme celle de Ngounou après les coups de viols à répétition : « Ngounou avait toujours mal, se sentait bizarre, et surtout traumatisée par ce qu'elle venait de subir » (*MVF* : 17). Somme toute, la violence est traumatisante et pernicieuse. Ceci est d'autant plus vrai qu'une fois conduite à l'hôpital, « Ngounou souhaitait plus que jamais que le médecin découvre qu'elle avait été violée et qu'il le dise à sa maman, pour qu'enfin, celle-ci trouve la solution pour éviter qu'elle subisse encore ce traumatisme qui avait des chances de se répéter tant qu'elle se retrouverait dans la même maison que ces monstres froids » (*MVF* : 22).

En outre, le décryptage des romans de L. B. Meghuiopé et C. Mambou permet de remarquer que le milieu scolaire est un lieu privilégié de la violence morale. Loin de constitué le creuset du savoir, les campus sont parfois des lieux de supplice, de véritable calvaire pour les jeunes élèves et étudiantes comme Ngounou et L.B.Meghuiopé. Commençons par la première. En effet, Ngounou est courtisée par son professeur de Physique et de Chimie mais son refus catégorique va lui valoir des menaces et des violences morales présentées par la romancière comme suit : « après un mois de vains négociations, Soum se mit en colère, et employa la violence morale vis-à-vis de Ngounou. Il décida de ne plus corriger les copies d'examen de la jeune fille, et de ne plus la faire travailler comme par le passé. Parfois sans raison, il l'expulsait de ses cours » (*MVF* : 43). Pour le cas de L.B.Meghuiopé, son histoire avec ses enseignants était devenue rocambolesque. C'était devenu l'affaire de « l'étudiante et son professeur » (*MBMS* : 135). Pour elle, « c'est auprès du corps enseignant que le conflit s'est positionné, qu'il s'est enraciné », et puis finalement s'est livré » (*MBMS* : 132). Dans sa détermination à ne point céder, elle affirme : « j'avais accumulé assez de souffrances pour vouloir montrer une image de complaisance. Je ne voulais aucunement laisser le poison s'infiltrer en moi pour m'anéantir, pour m'asphyxier » (*MBMS* : 133). Pour réussir dans la violence morale, le corps enseignant, use des tactiques, de pièges dans une rancune sans précédente : « il avait gardé sa rancune pour la fin, j'étais loin de m'en douter. L'année de Licence, il avait répété le même coup, reproduit le même scénario. Il m'avait piégé de la même façon alors que l'année et surtout le premier cycle conduisait vers la fin » (*MBMS* : 136). Pour elle en effet, la « vie estudiantine se transforma contre toute attente en piège que mes enseignants, soigneusement, m'ont tendu » (*MBMS* : 139). Tout ceci génère *illico presto* des chocs, des troubles car « tout ça est pénible, très pénible même. Je regardais devant moi sans rien voir » (*MBMS* : 209). Somme toute, l'école censée être un haut lieu d'éducation et de rectitude morale devient le temple de la perversion. Des actes ignobles sont posés par des êtres insoupçonnés et dans des lieux supposés sains. D'autre part, les hommes religieux et les églises ainsi que les milieux professionnels ne sont pas en reste.

L'espace religieux est aussi le temple de la violence morale. Lorsque Ngounou décide de se confier au Vicaire général, celui-ci veut perpétuer les actes de ses homologues masculins, « en réalité, Ngounou ne cessait de pleurer en silence au point de craquer et d'avoir les yeux rouges » (*MVF* : 58). La romancière décrit ce traumatisme en ces termes : « Elle venait une fois de plus d'être blessée et meurtrie. Elle était sans voix... Sa vision, son engouement, sa joie d'être à l'église qu'elle considérait comme le meilleur lieu d'apaisement, venaient de s'écrouler... Elle avait juste envie de vomir » (*MVF* : 60). De plus le milieu professionnel n'en constitue pas un parent pauvre. Pour L.B.Meghuiopé, les premiers moments dans son nouveau lieu de service s'avéraient catastrophiques et pénibles : « le début de ma vie, là-bas fut difficile » (*MBMS* : 103). Le comportement de son patron qui, du coup « devenu agressif » (*MBMS* : 104) n'était pas sans impact psychologique puisqu'elle l'avait « plusieurs fois surpris en train d'avaler la salive » (*MBMS* : 104). On a l'impression à la lecture de ces textes, que la violence contre la gent féminine est une fatalité avec les conséquences fâcheuses qui résultent de ces pratiques masculines.

2- Des conséquences des pratiques violentes dans le roman féminin

Par nature, la violence est destructrice. Hannah Arendt pense à cet effet que valoriser la violence, c'est identifier le mal au bien, c'est nier le bien. Moralement parlant, l'usage de la violence est pernicieux car il y a aliénation de l'Homme, de sa dignité et de sa liberté. Ainsi, le décryptage des textes corpus fait ressortir deux conséquences majeures : la dépression et l'échec.

2.1- De la dépression comme conséquence de la pratique violente

Précisons-le, les facteurs dépressifs peuvent significativement occasionner des modifications dans le fonctionnement du cerveau, inclus un changement dans l'activité de certains circuits neuronaux. La dépression caractérise un état de trouble

mental, ou de perte d'intérêt total ou partiel pour tout type d'activité comme c'est le cas dans cette déclaration : « Ngounou étudiait superficiellement, elle avait un peu le dégoût de l'école à cause de cet homme pervers qui fut la cause de ses multiples échecs scolaires » (MVF : 45) ; ce qui n'est pas sans implications néfastes dans la vie quotidienne. Vus sous cet angle, les actes violents présentés dans le point précédent ont entraîné les personnages victimes dans un état dépressif. Après avoir subi le viol de trois hommes différents écrit la narratrice, « elle développera une grande haine pour la gent masculine » (MVF : 24). Puisque désormais la haine a substitué l'appréciation et l'amour qu'elle pouvait ressentir vis-à-vis de la gent masculine ; la petite Ngounou est devenue un être déprimé et désormais, elle est partagée entre bagarres et violence verbale : « son quotidien avec ses frères et ses camarades de classe devint, au fil du temps, fait de bagarres, d'intolérance et de mépris extrême vis-à-vis de ces derniers » (MVF : 24).

Un être déprimé perd le goût de la vie, vit désormais dans la tristesse qui devient pour ainsi dire son pain quotidien puisque persistance dans un manque de plaisir qui peut astreindre un individu à se jeter dans les pratiques insoupçonnées et malsaines. C'est dire que la violence modifie considérablement le comportement de la victime. Ceci est d'autant plus vrai que la jeune Ngounou « se comportait parfois comme si elle n'avait plus rien à perdre, comme si la vie n'était qu'une façade où on ne peut faire confiance à personne, surtout pas à ceux qui nous sont proches » (MVF : 24). Comment comprendre qu'on se fait violer par des personnes aussi proches, des oncles, des parents, des cousins, des amis, pour ne rien arranger, des hommes d'église et des seigneurs de la craie ? Pour Ngounou, ce qu'il convient de retenir de la gent masculine ce n'est que de l'ingratitude totale puisqu'elle affirme :

Elle voyait en cela une grosse ingratitude de leur part, car ils avaient choisi de la blesser au plus profond de son âme, de la tuer, elle, la seule fille à sa mère, tout en sachant combien ses parents l'aimaient et étaient prêts à tout pour le bonheur de celle qui faisait leur fierté au quotidien, de leur précieuse et unique fille (MVF : 25).

Sa dépression est d'autant plus perceptible, qu'elle ne sait plus à qui faire confiance, « elle ne savait plus quelle route emprunter, ni quel chemin choisir pour sa vie » (MVF : 60). Ayant été tentée dans l'équipe du football et de handball par ses coéquipières qui avaient des attirances pour des filles, elle essaie de faire la même chose, mais retrouve rapidement la raison. Ainsi,

A force de se comporter comme un garçon, Ngounou se rend compte qu'elle appréciait les filles. Parfois elle avait des envies de les toucher comme des garçons, ou encore de leur conter fleurette. Par contre, avec les garçons qui l'approchaient, elle devenait plutôt farouche, furieuse, elle n'avait pas envie de les écouter. Elle les méprisait au plus haut point, et avait juste envie de leur faire du mal ou de les faire souffrir » (MVF : 53).

Elle est taradée par une interrogation comment faire pour devenir aussi « douces, sensuelles et sans cicatrices internes » comme les filles de son âge ? L'on retient ainsi que les actes de violence causent de la psychose et dans les moments de dépressions, on tire néanmoins quelques leçons de la vie. C'est dans cette perspective qu'il faut comprendre l'auteur de *MBMS* quand elle écrit : « j'ai tiré au fond de mes tripes l'expression « dans le mot souffrance, il y a France, je ne pouvais pas concevoir la France sans souffrance » (MBMS : 113). Et plus encore « ce vécu dans cet univers, que j'ai choisi d'abrégé après plus de deux ans, m'aura appris à comprendre qu'il ne faut pas beaucoup compter sur les gens » (MBMS : 113). Et c'est alors qu'elle peut conclure : « au moins je compris que je ne devais compter sur personne » (MBMS : 113). Outre la dépression, les violences occasionnent l'échec scolaire.

2.2- L'échec scolaire et académique : résultante des pratiques violentes

Les multiples actes violents, tant physiques que moraux des hommes sur les femmes ont provoqué des échecs à répétition de ces dernières bien qu'elles soient restées tenaces et déterminées à réussir, à atteindre leur but, à se trouver une place au soleil. Les campus scolaires et universitaires sont devenus pour Ngounou et Lydie Biby Meghuiopé, des lieux indésirables car, certains enseignants masculins ont multiplié des stratégies pour qu'elles ne puissent réussir si elles ne cèdent pas leur corps. C'est alors L.B. Meghuiopé affirme dans un ton dépressif : « je me rendis compte que réussir à l'université pour moi fut un autre parcours du combattant, avec son lot d'incertitudes » (MBMS : 137). L'enseignant de Sociologie la trouvait belle et très belle, voulait à tout prix sinon à tous les prix, goûter des délices de ce corps qui ne laissait personne indifférente car elle se décrit en ces termes : « j'étais un beau bébé, qui ne laissait personne indifférent » (MBMS : 15). Elle se voit ainsi ne pas pouvoir obtenir la « Licence à la session normale » (MBMS : 136) puisque le professeur l' « avait fusillé avec une note qui me cloua » (MBMS : 136).

Pour le cas de Ngounou, elle trouve l'ami Beleck, malheureusement, « son papa commença à s'intéresser à la jeune fille » (MVF : 36). Ayant constaté que Ngounou ne cédait pas, « la relation entre Ngounou et son professeur avait pris un coup, mais alors un vrai coup » (MVF : 38). Les copies de Ngounou ne sont plus corrigées. Alors « Soum savait pertinemment que cette situation allait affecter l'examen de Ngounou, car les sciences physiques et chimie faisaient partie de ses matières principales » (MVF : 44). Cette violence morale qu'elle a vécu et subi en trainant le fardeau des viols à répétition, ont eu raison de son examen car « effectivement, en fin d'année, Ngounou fut recalée à son examen et dut reprendre la classe » (MVF : 44). Pour la narratrice, « ce monstrueux personnages n'avait réellement pas de sentiment et seule sa satisfaction et son épanouissement comptaient » (MVF : 44) au détriment de la réussite de la pauvre, « même pas le moindre remord, ni de respect pour ses propres enfants » (MVF : 44). Cette sombre rage de l'enseignant va une fois de plus freiner la jeune Ngounou qui « déterminée plus que jamais à ne pas céder, fut une fois

de plus recalée à son examen » (*MVF* : 45). Il est clair que la violence est comme nous l'avons dit, pernicieuse. Toutefois, pour dépeindre toutes ces pratiques, les romancières usent d'un style d'écriture qui sied avec leur volonté de dénonciation et de vengeance.

3- Techniques langagières de l'écriture de la violence dans le roman féminin

La tâche qui nous incombe dans ce troisième point est celle de l'analyse formelle ; c'est-à-dire le décryptage du comment les pratiques violentes sont mises en mots par les romancières. En clair, l'analyse stylistique d'un texte repose globalement sur l'étude du vocabulaire, des figures de rhétorique, de la syntaxe, du ton, du paratexte, entre autres, tout en conciliant forme et fond. On s'interroge pour ainsi sur l'esthétique, la poétique et les lieux de sens qui caractérisent le texte littéraire afin de saisir sa structure, sa construction et de dégager sa vision du monde. Pour le cas d'espèce, nous nous attarderons sur les figures de style, le paratexte, et la stylistique lexicale.

3.1- Les figures de style

Les figures de style ont pour valeur d'ornementer le texte en lui donnant plus de force, de vivacité et surtout de perspicacité. Le texte littéraire devient non seulement un message mais aussi un bel objet à partir du moment où, comme Sartre, les romancières ne disent pas seulement certaines choses, mais les disent d'une certaine manière en convoquant la rhétorique qui désigne l'art de bien parler. Elles emploient pour le besoin de la cause, moult figures de style qui leur permettent de fasciner et toucher la communauté lectrice ; celles-ci intègrent métaphore, hyperbole, accumulation, antithèse, homéotéleute.

La métaphore est une image qui met en parallèle deux termes possédant la même caractéristique. Elle repose au sens de Jean Jacques Rousseau Tandia (2009 : 187-188), « sur un transfert, une transmutation du sens ». Du grec *hyper* c'est-à-dire *par-dessus* et de *ballein* qui signifie *jeter*, l'hyperbole emploie des mots qui créent un effet d'exagération. L'Homme de lettres ici amplifie les termes d'une phrase en vue de mettre en valeur un personnage, un objet ou une idée comme c'est le cas dans cette phrase de Lydie Biby : « notre maison s'est transformée depuis lors et est devenue le temple de la rivalité » (*MBMS* : 175). Ici il y a analogie entre la maison et un temple mais non pas un édifice public consacré à la divinité, mais un lieu vu comme un ring où se livre des grandes batailles mieux de « rivalité ». On parle dans ce cas de métaphore appositive. Dans l'extrait « ces monstres pédophiles » (*MVF* : 21), C. Mambou établit une comparaison entre ses bourreaux, les hommes auteurs des actes violents et des « monstres pédophiles ». Un monstre en effet est un être dont la conformation diffère beaucoup de celle de ses semblables, c'est aussi une personne d'une laideur caractéristique, une personne extraordinaire, dénaturée, d'une cruauté extrême. La romancière préfère ainsi passer par cette figure pour établir le rapprochement entre les violeurs et ce type d'être ce qui laisse percevoir une hyperbole à partir du moment où il y a en quelque sorte exagération dans l'expressivité si l'on tient par exemple compte de l'aspect de la laideur et de la dénaturation. C'est pareil dans le passage suivant : « ce jour-là, sa maman s'en alla comme à l'accoutumée à ses occupations, ne sachant pas qu'elle confiait Ngounou à des psychopathes de premiers degré » (*MVF* : 15) ou alors dans cet extrait : « Tout était prétexte pour recevoir une pluie de coups de poings » (*MBMS* : 26).

Secundo, elles convoquent la figure de l'accumulation et de l'homéotéleute. L'accumulation est une figure syntaxique qui consiste à saupoudrer dans une période, un grand nombre de détails qui développent l'idée principale et la rendent plus frappante comme c'est le cas dans cette déclaration du personnage de Lydie Biby « c'était finalement un mariage complètement inutile, malheureux, improductif, et forcément douloureux du fait de la bêtise, de la manipulation, de la méchanceté aggravée et de la cupidité de mon époux » (*MBMS* : 204). On remarque ici une accumulation qui permet de justifier et de caractériser la dimension rocambolique de son mariage, « inutile », malheureux », « improductif », « douloureux » et bien sûr, l'aspect douloureux qui symbolise la dimension violente est mis en évidence par l'énumération « bêtise », « manipulation », « méchanceté », « cupidité » du *blood husband* est-on tenté d'écrire. Ensuite, dans « j'étais médusée, effarée, troublée » (*MBMS* : 177), il y a accumulation des adjectifs « médusée », « effarée » et « troublée », le personnage narrateur rend frappant son état d'âme après qu'elle ait subi les pratiques violentes de tout bord. Cette déclaration laisse aussi transparaître une homéotéleute puisqu'il y a jeu sur la sonorité, il y a rapprochement de trois mots du même énoncé par des sonorités finales syllabiques identiques.

Tercio, l'antithèse ou l'antiphrase occupe une place de choix dans la fictionnalisation des pratiques violentes. L'antithèse oppose deux mots de sens contraire à l'intérieur d'une phrase ou d'un paragraphe pour produire un effet de contraste. Décryptons cette déclaration de l'auteure-narratrice de *MBMS* pour comprendre qu'elle s'inscrit en quelque sorte à l'école de Stockholm en se confiant une fois de plus aux personnes qui l'ont plongées dans la dépression : « j'avais ouvert la porte de ma vulnérabilité aux nouveaux bourreaux que je commençais à embrasser » (*MBMS* : 221). On peut légitimement se demander comment on peut ouvrir la porte pour embrasser son propre bourreau. Ceci trahit logiquement la volonté de la romancière à montrer l'art de la patience qui est le propre de la gent féminine, celle qui continue à faire confiance, qui ne se décourage pas, pour toujours atteindre ses buts. Terminons ce point par cette déclaration qui, sous un ton ironique, laisse transparaître une antithèse : « la famille de Nkeng eu alors la brillante idée de qualifier Ngounou d'« arachide grillée » (*MVF* : 87). Ici, on remarque une opposition nette entre l'adjectif « brillante » qui connote la lumière, le bien, le positif et ce qui suit : « arachide grillée », quelque chose d'inutile, d'ubuesque explicité par la romancière comme « une expression qui signifie « être incapable de reproduire ou de germer » (*MVF* : 87). Marquons un temps d'arrêt pour signifier que la thématique de la fertilité occupe une place de choix dans le roman féminin, car c'est le plus souvent la cause des violences physiques et morales des femmes au sein

de la société africaine qui est fondée sur des préjugés car on estime que c'est prioritairement la femme qui serait le problème au détriment de l'homme qui jouit et bénéficie sans preuve des bénéfices de doute. Le passage suivant l'explique clairement :

Curieux, pathétique, Nkeng avait déjà 35ans à cette époque et Ngounou n'en avait que 22. Pourtant, il n'avait encore jamais eu d'enfant, ce qui semblait normal aux yeux de sa famille qui justifiait cela par le fait que leur adorable fils était très regardant et méticuleux sur sa vie et ne trempait pas sa queue « quequette » dans la première « bassine » qui traînait sur son passage (MVF : 87)

Cet extrait est construit sur la base du néologisme et du symbolisme. Le terme « quequette » est un néologisme qui signifie la petite queue correspondant au sexe et la « bassine » symbolise la femme ou mieux d'autres femmes que l'homme pourrait rencontrer. Somme toute, les figures de style permettent de mieux expliciter les pratiques violentes auxquelles s'ajoute la caractérisation lexicale.

3.2- La caractérisation lexicale

On entend par caractérisation lexicale, l'opération qui consiste pour un locuteur, à mobiliser les différentes ressources ou lexiques pour exprimer un marquage axiologique. Dans cette lecture stylistique, on verra que les jugements de valeur ainsi exprimés et qui portent sur un ou plusieurs référents fonctionnent en terme péjoratif. Plus que celui de L.B.Meghuiopé, le style de C.Mambou est spécifiquement violent, elle a recours à un vocabulaire purement péjoratif pour caractériser les hommes. Pour elles, les hommes ne sont rien d'autre que des « psychopathes de premiers de premier degré » (MVF : 15). S'il est vrai qu'un psychopathe est une personne atteinte d'une maladie mentale, alors on comprend tout ce qu'elle pense des personnes qu'elle qualifie de « bourreaux ». Pour elle, ce sont des « méchantes personnes », (MVF : 84) des « monstres pédophiles » (MVF : 21) qui excellent dans l'acte « odieux et méprisable » (MVF : 16). Des personnes qui sont auteurs des « événements atroces » (MVF : 30), qui « lui avaient finalement tout pris » (MVF : 84). Elle peut donc conclure que ce sont « des personnes à qui on ne saurait faire confiance, malgré leur apparence gentille » (MVF : 85).

Ce vocabulaire péjoratif se fonde sur une logique de globalisation : enseignant, homme d'église, principal du collège, professeur d'université, membre de la famille, petit ami. Pour L.B.Meghuiopé et C. Mambou, aucun homme n'est épargné. Aucune des deux ne prend la peine de spécifier ou de préciser les hommes qui ont orchestrés les actes dits violents. Toutes les deux parlent des « hommes », comme tel est le cas dans cette phrase de L.B.Meghuiopé: « les hommes quel que soit leurs âges, ne m'ont pas laissé percevoir la maturité dans leurs attitudes », (MBMS : 352). Par ailleurs, les deux romancières utilisent la première personne pour raconter leurs expériences. C.Mambou passe par une narratrice autodiégétique au nom de Ngounou alors que L.B.Meghuiopé est auteure-narratrice- personnage car dès l'entame, elle note : « j'ai écrit ce livre pour m'offrir le cadeau de mon quarantième anniversaire » (MBMS : 9), c'est dit-elle, « le récit de ma vie ». Il est donc évident que les romans féminins contemporains sont des nouvelles écritures de soi, des récits à caractère autobiographique. Terminons ce point sur l'analyse stylistique de la violence par le paratexte expressif.

3.3- Le paratexte comme modalité stylistique de l'écriture de la violence

Le paratexte est l'ensemble des éléments textuels ou graphiques d'accompagnement d'une œuvre. Il se fonde selon Gérard Genette (*Ibid.*, 8), sur « un ensemble hétéroclite de pratiques et de discours de toutes sortes et de tous âges ». Pour lui en effet, « le statut pragmatique d'un élément de paratexte est défini par les caractéristiques de son instance, ou situation de communication : nature du destinataire, du destinataire, force illocutoire de son message ». chacun d'eux constituant en soi un mini texte, correspond à ce que Gérard Genette (*Ibid.*, 13) qualifie d' *épitexte* perçu comme une sorte de vitrine du contenu du texte global en question et ceci est hautement tributaire de « la force illocutoire » qui permet de déterminer l'aspect fonctionnel du paratexte ». C'est dans cette dynamique que s'inscrit ce point de la rédaction qui mettra en exergue, trois éléments du paratexte : le titre, l'image et la coloration.

De prime abord, analysons les titres et la coloration. Pour Genette (*Ibid.*, 54) « l'appareil titulaire, tel que nous le connaissons depuis la Renaissance est très souvent, plutôt qu'un véritable élément, un ensemble un peu complexe-et d'une complexité qui ne tient pas exactement à sa longueur ». Au-delà de l'enjeu de désignation, il y a davantage une mise de séduction, une volonté d'exprimer la trame de fond par le titre. Le roman de L.B.Meghuiopé a pour titre : « Ma beauté, ... ma souffrance ! ». Il est composé de quatre mots « Ma » qui apparaît deux fois, est un adjectif possessif de la première personne ; ce qui laisse voir que dans l'œuvre, la narratrice met sa propre beauté en exergue. Le deuxième concept c'est celui de « beauté ». Comme explicité plus haut, elle se présente effectivement comme une femme très belle, mais une beauté qui la rendra très triste si non très triste. Ceci nous permet d'embrancher sur le troisième concept ; « souffrance » qui apparaît au singulier comme pour signifier qu'il s'agit d'une souffrance singulière. C'est donc à dessein, qu'elle affirme : « je savais très bien comment intituler mon livre, je voulais qu'il sorte en ces quatre mots, (...) l'entière de mon idée » (MBMS : 10). Les points « d'omissions » apparaissent au niveau du titre comme un signal fort. C'est un art de la litote. Au-delà de faire réfléchir le lecteur, la romancière cherche à rendre le texte interactif. Les points de suspension dérangent la phrase et son sens pour mieux suggérer les failles énonciatives liées aux soubresauts ; à tel point où la romancière finit par les utiliser pour signifier les « cris », « les mots inarticulés », « les voix rompues, la

violence du sentiment coupant la respiration et portant le trouble dans l'esprit ». On peut ainsi conclure qu'il s'agit d'un titre thématique, car renseigne à suffisance sur le thème central de l'œuvre, la souffrance d'une femme due à sa beauté.

La souffrance est d'autant plus perceptible que la première de couverture est peinte toute en noire. Cette coloration qui symbolise la tristesse, le désarroi, la dépression voire la mort. Quant à la coloration de la première de couverture du roman de C. Mambou, c'est plutôt du rouge représenté en jet saccadé, coloration thématique qui renseigne mieux sur du sang qui coulait chaque fois que Ngounou était violée. Chez L.B.Meghuiuope, les trois signes de ponctuation, la virgule, les points de suspensions et le point d'exclamation qui accompagnent le titre du roman montrent clairement que le texte met en exergue, les tribulations de la femme. Par ailleurs, le roman de C.Mambou a pour titre « Ma version des faits ». Même nombre de mots que celui de L.B.Meghuiuope. Un nombre pair. Choix fortuit ? Pas nécessairement car, on peut lire une volonté de mettre en exergue la parité et l'égalité. Ce titre laisse voir une narration qu'on peut qualifier d'originale et de vraie dans laquelle, le personnage raconte exactement ce qui se serait passé par opposition à ce que d'autres présentent laissant ainsi transparaître une vraie écriture féministe qui donne la parole à la femme pour qu'elle se raconte elle-même. Pour Spivak, il n'y a guère de libération sans accès à la parole. C'est pourquoi Hélène Cixous (2010 : 37) affirme : « *Il faut que la femme s'écrive, que la femme écrive de la femme* ». Il est quasi impossible de se détacher ou se séparer complètement du titre d'une œuvre car, celui-ci implique des enjeux à la fois commercial, littéraire et idéologique. C'est donc à dessin que Claude Duchet (1973 : 50) éclaire sur la valeur du titre en disant que : « *le titre du roman est un message codé en situation de marché, il résulte de la rencontre d'un énoncé romanesque et d'un énoncé publicitaire, en lui se croisent, nécessairement littérarité et socialité : il parle de l'œuvre en terme de discours social mais le discours social en terme de roman* ». Le fervent féministe des romancières est ainsi perceptible dans l'instance titrologique et L.B.Meghuiuope défend bien son militantisme en affirmant que : « le féminisme est un atout et une aide précieuse par le cloisonnement des rôles qu'il a favorisé chez les femmes et qui a déteint sur les hommes » (MBMS : 381).

Les pages de couverture sont de ce fait révélatrices. Les images de celles-ci renseignent parfois sur la thématique développée en l'occurrence, la beauté et la tristesse. L'image se définit comme la reproduction visuelle d'un objet. Au sens plus large, il s'agit d'une reproduction ou d'une représentation analogique d'un être ou d'une chose. Pour Youssouf Nasser Ndam Njoya (2022 : 10) il s'agit de « *l'ensemble de signes ayant une certaine ressemblance avec la réalité* ». S'il est vrai pour Genette (1982 : 10) parlant de la *paratextualité* qu'il existe une relation que « *le texte proprement dit entretient avec ce que l'on ne peut guère nommer que son paratexte* », alors l'image à elle seule dit beaucoup sur le contenu de l'œuvre. Sur la première de couverture du roman de Carine, l'image présentée est coupée en deux parties d'égale dimension. La partie septentrionale représente un ciel arrosé par une aurore magique, et un espace où sont plantés les arbres. La partie basse, c'est du rouge qui tinte l'espace. Plus qu'une simple image, on peut lire la volonté de la romancière à rechercher cette égalité entre les hommes qui sont généralement en haut, et les femmes qui occupent le bas. Les arbres ici symbolisent la détermination de la femme qui doit rester debout et solide nonobstant la situation. C'est le même constat qui se dégage de l'image de l'œuvre de L.B.Meghuiuope qui préfère se mettre elle en première de couverture. Elle attire ainsi l'attention du lecteur sur le fait que c'est son œuvre, c'est son histoire. Elle choisit la position debout car c'est le signe de l'endurance. Par son image, elle passe le même message qu'elle écrit dans son œuvre : « *Malgré le cliché véhiculé, dans notre société, un homme ne se caractérise pas par la force, le silence, le stoïcisme, la capacité d'être protecteur. Pas plus que la femme ne se caractérise par le don de soi, le sens du sacrifice, la soumission devant l'homme... Le féminisme a heureusement brisé ce modèle* » (MBMS : 381). Somme toute, le paratexte cristallise le contenu du roman à partir de l'image et c'est donc une tâche parfois titanesque du dessinateur. Ce dernier, affirme Youssouf Nasser Ndam Njoya, « *dans sa démarche s'inspire de l'idée générale présente dans les esprits pour matérialiser graphiquement ou picturalement ses dessins, les adaptant au contexte du livre* » (2022 :37). Les titres, l'image voire la coloration constituent dans le fond et sur la forme des entrées d'une meilleure herméneutique textuelle. De ce fait, on se questionne sur les enjeux véritables d'une telle écriture qui dépeint avec force et énergie, les pratiques violentes des hommes.

Conclusion

En définitive, il était globalement question de montrer comment les romancières dénoncent les pratiques violentes pour s'affranchir de la domination masculine. L.B. Meghuiuope et C. Mambou, à partir de leur propre expérience jettent ainsi un pavé dans la marre en publiant *Ma beauté... ma souffrance !* et *Ma version des faits* pour dénoncer les violences physiques et morales qui ralentissent considérablement les femmes dans leur projet de vie et de société. Devrait-on souffrir parce qu'on est née femme et belle ? Telle est la grande interrogation qui constitue en réalité, la trame de fond de cette production romanesque. Les romancières camerounaises contemporaines répondent dans leur fervent féministe par la négative. D'une page à l'autre, les personnages féminins se redéfinissent et interpellent d'ailleurs d'autres femmes à leur emboîter le pas dans leur lutte et quête inlassable. Ces romancières ainsi viennent jeter la lumière sur les jours incertains des femmes qui de jour comme de nuit, souffrent le martyre dans les abîmes de leur peau et de leur chair en attendant que le ciel les éloigne du pire dans une société contemporaine phallocrate qui, nonobstant les luttes en faveur au respect de la personne féminine, continue de s'apparenter phobogène pour ces femmes qui subissent le dictat de leur homologue masculin. *Ma beauté ... ma souffrance et Ma version des faits*, puisqu'il s'agit de ces textes, déjà, par leur titre à plus d'un égard thématique, sont de vraies chefs-d'œuvres qui, en intégrant cette ponctuation expressive, trahissent pour le besoin de la cause, non seulement les états d'âme des auteures mais aussi et surtout, laissent transparaître l'inachevé car, il pourrait s'avérer très réducteur de penser exprimer ou relater toutes les souffrances des

femmes sur 386 ou 115 pages de livres. Le style autobiographique féminin accompagne la mission qu'elles se donnent : sortir la femme sous l'épaule de l'homme, redonner la voix et tracer la voie aux femmes afin qu'elles puissent se redéfinir et se réaffirmer dans la société, quoi de plus normal pour une sociologue de formation. Plus qu'une œuvre de fiction, dans une grande richesse stylistique partagée entre autobiographie, récit de vie, poéticité en l'occurrence les figures de style à nulle autre pareille et d'une peinture paratextuelle taillée sur mesure qui renseigne par l'image, le titre et la coloration de la première de couverture sur la trame de fond, ces deux productions romanesques sont un faire-savoir de dénonciation. Certes, le sujet n'est pas nouveau, mais la spécificité de ces deux auteures est qu'elles offrent peu de plaisir au lecteur tant la tonalité des textes est pathétique. Le lecteur est donc malheureux puisqu'il ne goûte pas au plaisir du texte et ne se délecte pas de la narration.

Références bibliographiques

- [1]. MAMBOU, Carine, (2017), *Ma version des faits*, Profounder Publishing and self-publishing.
- [2]. MEGHUIOPE, Lydie Biby (2015), « *Ma beauté, ...ma souffrance !* », Yaoundé, Edilivre.
- [3]. DIOME, Fatou (2010) *Celles qui attendent*, Paris, Flammarion.
- [4]. DJAILI, Amadou Amal (2017), *Walaande l'art de partager un mari*, Yaoundé, Ifrikiya.
- [5]. MIANO, Leonora (2016), *Crépuscule du tourment*, Paris, Grasset.
- [6]. ARENDT, Hannah (1961), *Condition de l'homme moderne*, Paris, Calmann-Lévy.
- [7]. BEAUVOIR, Simone (1986), *Le Deuxième sexe*, Paris : Gallimard.
- [8]. BOURDIEU, Pierre, (1998), *La domination masculine*, Paris, Seuil.
- [9]. CIXOUS, Hélène (1975(2010)), *Le rire de la Méduse et autres ironies*, Paris, Gallimard.
- [10]. QUERRIEN Anne & SELIM, Monique (2015), *La libération des femmes, une plus-value mondiale*, Paris, L'Harmattan.
- [11]. DORTIER, Jean-François, (2013), *Le Dictionnaire des sciences sociales*, Paris, Eds. Sciences Humaines.
- [12]. GENETTE, Gérard, (1970), *Seuils*, Paris, Editions du Seuil.
- [13]. GENETTE, Gérard (1972), *Figures III*, Paris, Seuil.
- [14]. GENETTE G, 1979, *Introduction à l'architexte*, Paris, Seuil,
- [15]. BALANA, Yvette (2016), « De la subjectivité à la vérité historique : écriture autobiographique et histoire socio-culturelle chez Tahar Ben Jelloun et Assia Djebar, in *Intel'Actuel, Revue de Lettres et Sciences Humaines*, Numéro 15, pp :5-18.
- [16]. FANDIO, Pierre (2000), « Le discours féminin au Cameroun et la loi du silence », in Palabres.
- [17]. ROBIN, Régine (1993), « le dehors et le dedans », in *Discours social*, Vol 5.
- [18]. SARAH, Elizabeth (1983), *Reassessments of first wave*, New York, Pergamon Press.
- [19]. SPIVAK GAYATRI (2009), *En d'autres mots, en d'autres mondes, essai de politique culturelle*, Paris, Payot.
- [20]. Spivak, Gayatri (1988), *Can The Subalterns Speak?*, New York, Benjamin graves, Brown University.
- [21]. TANDIA, Jean Jacques Rousseau (2009), « Approche stylistique de la description dans *Les Confessions* de Jean Jacques Rousseau » in *Nkà Lumière*, N°8, 2009, pp. 180-192.
- [22]. TANG, Carine Elodie (2015), *Le roman féminin francophone de la migration*, L'Harmattan.